

EMMANUEL DESURVIRE

LA COMTESSE LAURA CZOSNOWSKA OU LE MALHEUREUX DESTIN D'UNE LIONNE

En cet hiver de 1830, un 19 décembre à Varsovie, les cloches de la cathédrale de Saint-Jean annoncent la sortie sur le parvis d'un couple magnifique : la comtesse *Laura Górska*¹, âgée seulement de 16 ans, une des quatre « lionnes » de la haute aristocratie citadine, fille du colonel *Franciszek Górski*; son mari, *Janusz Czosnowski*, 24 ans, capitaine de l'armée polonaise, désormais beau-fils du réputé général *Kazimierz Dziekoński*², que la mère de Laura avait épousée en secondes noces (d'où son titre « la générale », dans ce qui va suivre). Les signatures de ces personnalités apparaissent à la suite au bas de l'acte de mariage³ (Figure 1).

La belle Laura Czosnowska était une des quatre « lionnes » de Varsovie⁴. On les dénommait ainsi, car non seulement elles représentaient les meilleurs partis de la capitale, elles avaient en commun des mœurs très affranchis pour leur temps – on dirait aujourd'hui « féministes », tels qu'immortalisée par la pièce *Lions et lionnes* (*Lwy i Lwice*)⁵.

¹ Alexandrine Laure (comtesse Colonna Czosnowska) de Gorska h. Bozawola, née vers 1814 à Leszczyńku/Leszczyniek (près de Kutno), Mazowsze, Pologne ; décédée vers 1881 à Paris.

² Kazimierz Dziekoński de Korab (1779-1831 ?), général de brigade de l'armée polonaise de l'insurrection conduite par Tadeusz Kościuszko en 1794 et de l'Insurrection de novembre 1830. Fils d'Antoni Dziekoński, défenseur en 1792, de Stanislas II de Pologne dernier roi indépendant de la République des Deux Nations, et est l'un des organisateurs de la Sejm à Grodno [source : Wikipedia/fr]

³ Crédit : Archives paroissiales de Varsovie (Genealodzy.pl)

⁴ *Incluant, selon Hellenius : Mme Leon Ryszczewska (née Radziwill) surnommée « lionne-féline », et Mme Calergi (ou Kalergis), « lionne-génisse » ; on ne connaît pas le surnom de Laura, ni le nom de la quatrième « lionne ».*

⁵ De Stanisław Bogusławski (1846), où Laura est incarnée par le personnage de Celina. Résumé de la pièce* : Toute l'action de pièce se déroule dans le luxueux appartement de Celina à Varsovie. Celle-ci est mariée, mais elle vit seule, ayant envoyé son mari à la campagne

Mais en ce jour nuptial, la très jeune comtesse Laura ne pouvait nullement imaginer le terrible malheur qui allait bientôt, et ô combien cruellement, la frapper, tout comme le reste de son destin, marqué de grandes épreuves.



Figure 1

La veille du mariage, 18 décembre 1830, la Diète avait voté son rattachement à l'insurrection polonaise. Les événements vont alors se précipiter, avec l'entrée en guerre contre les armées du Czar, dès mi-février 1831, jusqu'à la prise de Varsovie par les russes, le 8 septembre. Le général Dziekoński sera déporté à Vologda, et sa trace aura été perdue par les historiens. Après avoir servi l'insurrection, Janusz Czosnowski peut revenir au château de sa mère *M^{me} Zofia Oborska* (née *Potocki*) où réside son épouse, ainsi que son demi-frère, le prince *Józef « Ponitowski »*.

afin qu'il apprenne comment il faut aimer, être indulgent pour sa femme et savoir se soumettre. Celina est entourée de ses amies Natalia et Adela, les deux autres lionnes de la pièce ; elle a une domestique, Agata, qui avait été autrefois au service de la mère défunte, lorsque celle-ci habitait à Paris. Les lionnes sont partisans de l'émancipation de la femme. Elles fument le cigare, boivent de l'anisette et du vin, et apprécient les chevaux de race, qu'elles montent à la façon des hommes. Natalja va même jusqu'à proclamer la fin de la subordination féminine, qu'elles soient épouses, mères ou maîtresses de maison. Selon elle, si la femme peut accepter l'amour d'un homme, elle se doit de rejeter toute protection masculine. Celina compte divorcer, prétendant qu'elle avait quitté la campagne de son enfance pour voir l'autre monde et se rendre utile. Elle recherche dans la "haute société" la lumière et la sagesse. Mais à Varsovie, les nombreux soupirants qui se sont essayés à lui écrire des poèmes, ne voient finalement en elle qu'une femme opulente. Celina ne lisait que des livres d'auteurs français – e.g. Sand, Balzac, Dumas, et Hugo. Ses amies rapportent même qu'elle écrivait un roman en français. L'auteur présente Celina comme une personne attachante et sensible ; on en retire l'impression, malgré la caricature, que sa pièce avait entièrement été écrite autour de ce personnage, suggérant qu'il devait bien connaître et beaucoup admirer la comtesse Czosnowska. [*Synthèse de T. Kazmierski, avec nos vifs remerciements].

Hélas, les retrouvailles ne seront pas joyeuses, car Zofia informera immédiatement son fils d'une petite aventure survenue en son absence, entre Laura et Ponitowski. Amourette de jeune fille esseulée, ou vrai adultère ?... Toujours est-il que Janusz, déjà éprouvé par sept mois de guerre, s'enfermera dans un désespoir sans fond que la maîtresse des lieux contribuera à entretenir. Pour laver son honneur, mais sans recourir à un impossible duel, et punir tout à la fois son épouse fautive, il se donnera la mort par balle. Voici le récit macabre qu'en fera *Eustachy Iwanowski* dit « *Hellenius* »⁶ :

Un jour, alors qu'elles se trouvaient toutes les deux au salon, elles entendirent un coup de feu en provenance de la chambre à coucher de Czosnowski. Comprenant ce qui était arrivé, Mme Oborska saisit sa belle-fille par la main, puis rendue sur les lieux d'où était parti le coup, voyant son fils le crâne fracassé, elle étala la cervelle de son fils sur le visage de sa belle-fille. Ce geste aura tellement bouleversé celle-ci, que des grandes marques bleuâtres lui apparurent sous les yeux ; elle les aura conservées pendant longtemps. Un riche lord anglais la suivait partout, [semble-t-il] enchanté par cette personne à qui ces grandes tâches noires conféraient une beauté originale.

L'âme meurtrie par la perte de son mari et le sens d'une cruelle injustice, outre cette déchéance morale que rien ne pourra effacer dans la haute société, la jeune veuve Laura s'efforcera de reprendre le cours d'une vie recluse chez sa mère, la Générale Dziekońska. Le récit d'*Hellenius* nous éclaire sur ces années de timide retour au bonheur. Le palais des Dziekoński était situé à Hieronimów, près de Białystok (Figure 2). Entre alors en scène un personnage pittoresque, *Michał Dziekoński*, le frère du général, ancien instituteur du ministre des finances *Lubecki*⁷, et veuf bossu, dont l'intelligence extrêmement vive n'égalait que sa repoussante laideur. Ses deux filles ayant été confiées à la Générale, Laura devint pour elles comme une seconde mère. L'une d'elles se nommait *Michalina*, que l'on retrouvera par la suite. Malgré la grande différence d'âge et son handicap, le bossu s'éprit de la mère adoptive de ses filles. Mais celle-ci, tout en acceptant les hommages galants, savait contenir ses ardeurs. Un épisode tragique mettra fin à ce petit jeu : un jour de fin de promenade où Michał s'appêtait à battre son pauvre cocher avec une fourche, Laura l'en empêcha, lui saisissant vigoureusement le bras. La surprise émotionnelle en fut si vive que l'homme s'effondra ! Ainsi, pour la seconde fois, la comtesse Czosnowska avait provoqué

⁶ Eustachy Iwanowski. *Feuilles ramenées à Cracovie par le vent d'Ukraine (Listki wichrem do Krakowa z Ukrainy przyniesione)*. Kraków 1901. T. 1 pp. 128-130.

⁷ Le prince Franciszek Drucki-Lubecki (1778-1846), ministre des finances du Royaume de Pologne à partir de 1821.

la mort d'un proche, mais cette fois-ci à cause d'un geste courageux comme d'intention irréprochable.



Figure 2

Michalina fut promise en mariage, pour janvier 1848, avec son cousin *Charles Olizar*⁸. Hélas, leurs fiançailles furent rompues la veille. Avec la G^{le} et sa sœur cadette, elle vint ensuite s'établir à Paris, rapidement suivie par Laura, qui possédait également un pied-à-terre à Dresde.

Un autre personnage entre alors en scène : *Karol Edmund Chojecki* (dit Charles Edmond) qui n'est nullement étranger à la comtesse Laura. Il n'est pas établi comment ils se seront connus en Pologne, ou bien à Dresde, ou encore à Paris. Il existe trois liens de proximité sensibles : sa propre cousine, *Maria Trębicka*, amie intime de l'exquise comtesse *Maria Kalergis* (autre « lionne » de Varsovie !) ; *Cyprian Norwid*, ami intime de Chojecki et de Maria Trębicka, et

⁸ Charles Olizar, cousin et fiancé de la sœur cadette, Michalina ; celles-ci furent rompues juste avant leur mariage ; Michalina épousa Bronislaw Zaleski (1819/1820-1880), écrivain, publiciste et homme politique, proche de Norwid ; ils divorcèrent en 1862, sans laisser de descendance.

éperdument amoureux de la comtesse Kalergis ; enfin *Fryderyk Chopin*, dont Chojecki et Laura sont très intimes. Celui-ci avait appris le français à Varsovie de *Mikołaj Chopin*, père du maestro. Celle-là, dont le frère *Władysław Górski* résidait chez le même *Mikołaj Chopin* chez était une des plus proches amies de la sœur du maestro, *Ludwika Chopin-Jędrzejowicz*. A Dresde, Chojecki fréquentait aussi *Franz Liszt*, – duquel il parle affectueusement, dans une lettre à sa cousine, comme « *l'immortel chevelu* », et dont la comtesse Kalergis était la maîtresse. Notre description serait incomplète si on ne mentionnait pas que celle-ci était surtout l'élève surdouée de Chopin, « *qui aimait bien sa façon de jouer* ». Ainsi la veuve Czosnowska avait bien des façons de connaître le jeune et timide Charles Edmond, sans se douter qu'un jour leurs destins allaient se nouer, – et pour la seconde fois, se conclure en forme de tragédie.

Il ne subsiste aucun doute que celle que Chopin nommait affectueusement *Lorka*, fut très tôt une intime de la famille, à travers ses deux sœurs. On s'en convaincra à travers ces extraits de correspondance⁹ :

De Ludwika [27 novembre 1831]¹⁰, de Varsovie : « As-tu as déjà reçu cette lettre que Lorka t'a écrite »

D'Izabela [1834]¹¹, de Varsovie : « Hier, Lorka est venue ici »

A Ludwika [août 1845]¹², de Paris : « Où compte partir Lorka ?... »

A sa famille [8 juin 1847]¹³, de Paris : « Lorka m'a écrit il y a quelque temps de Drezno, mais, comme à mon habitude, je n'ai pas répondu. Gentille créature – rien ne peut la surprendre »

A Ludwika [26 décembre 1847 au 6 janvier 1848]¹⁴, de Paris : « Lorka est ici ; je la vois souvent. Elle vieillit, vous l'aurez trouvé mieux maintenant. Elle va repartir à Dresde cette semaine. C'est avec plaisir que je lui parle de vous, elle vous aime très sincèrement [...] Hier, Lorka est repartie à Dresde. Sa demi-sœur [Michalina] va se marier avec Olizar. Avant qu'elle s'embarque dans le train, nous sommes allés dîner ensemble et avec Mme

⁹ *Korespondencja Fryderyka Chopina*. Oprac. B.E. Sydow. Warszawa 1955. T. 1 s. 196 (traduction et crédit T. et C. Kazmierski).

¹⁰ Notant que cette date doit se situer autour de la mort de Janusz Czosnowski.

¹¹ Ibid. t. 1 s. 241

¹² Ibid. t. 2 s. 145

¹³ Ibid. t. 2 s. 206.

¹⁴ Ibid. t. 2 s. 224-225.

Ryszczewska, que j'aime beaucoup également. Tout ça¹⁵ est plus vieux et meilleur, comme si c'était trop jeune avant...»

S'il est permis de douter d'une affection toute platonique envers l'intime de sa sœur, alors Chopin et Laura auraient pu être amants pour un temps, dans leur jeunesse. Comment expliquer qu'il lui dédiera plus tard, deux ans avant sa mort, son langoureux *Opus 63* ?... Nous y reviendrons.

A Paris, Laura Czosiowska possédait alors une suite luxueuse, lui permettant de recevoir diverses personnalités, incluant ses amis Chopin et Liszt. C'est ainsi qu'en octobre 1837, Liszt en profita pour introduire, – chez elle, son ami à *George Sand*. Coup de foudre assuré, pour une relation amoureuse qui allait perdurer dix ans, jusqu'à son crépuscule suivi de sa mort prématurée, en 1849. Dans un journal intime, Chopin aurait écrit¹⁶ :

[Paris, 10 octobre 1837] En voilà une bonne idée ! J'ai jeté là ce vilain habit d'intérieur et l'ennui s'en fut comme par enchantement. Puis un bain parfumé, du fin linge de soie, et l'habit de soirée. Le sang se mit à circuler gaiement, de douces mélodies me tintent dans les oreilles, j'aspirais le doux parfum des violettes. Ce dernier me poursuivait encore alors que j'avais traversé la rue pluvieuse et que je foulais le tapis de l'escalier qui mène au salon de la comtesse Czosiowska. Mon âme était légère. Une ombre croisa mon chemin. Je me retournai, inquiet. Non, ce n'était rien, une statue de Vénus apposée au mur. Mon bon ange me conduisait plus loin. Il me semble qu'il n'y a qu'un jour de cela. Elle me regardait profondément dans les yeux pendant que je jouais.

Nous citons l'extrait ci-dessus en connaissance que ces mots ne sont pas de Chopin – mais la légende entretenue par les premiers historiens était tenace, et dans le présent contexte ces belles lignes ont le mérite de nous introduire en imagination chez la comtesse, – désormais protectrice et amie de *George Sand*, avec Chopin entre les deux mondes.

Des relations intimes entre Norwid, Laura et sa famille, il ne reste que quelques traces. Nous n'avons connaissance que de un portrait exécuté par l'artiste, représentant la Générale (aquarelle)¹⁷, ainsi qu'une longue lettre adressée à Laura, en mars 1846 (sur laquelle nous revenons ci-après), et 19 lettres adressées à Michalina. A ce dernier égard, relevons un fait important : en décembre 1850, Norwid enverra à cette dernière le manuscrit de son poème *Promethidion*, la char-

¹⁵ I.e. Chopin parlant de ces dames !

¹⁶ G. Knosp. *Le Guide Musical*. Septembre 1907; Revue musicale de Lyon, 5^{ème} année, N°6, 24 novembre 1907, pp. 185-186.

¹⁷ *Souvenirs livresques de Norwid*. Bibliothèque Nationale de Varsovie. Manuscrit N°6296, p. 37.

geant de bien vouloir le lui transmettre à Laura, qui avait financé la publication de cette œuvre¹⁸.

Revenons donc sur la lettre de mars 1846. Laura s'apprête à quitter Varsovie pour rejoindre sa mère à Paris. A la demande de celle-ci, Norwid donne son idée de la situation polonaise. Les idées, comme la syntaxe y sont passablement confuses:

[Berlin, 14 mars 1846]¹⁹ Non sans quelque aversion, je viens satisfaire à votre demande, et vous parler, en quelques mots, de l'état défavorable de la situation [de la Pologne], encore inextricable à ce jour, et qui me fait une pénible impression. Veuillez me pardonner, Madame, que je ne vous confesse pas le plaisir que je devrais avoir à l'occasion de cette conversation épistolaire avec Vous. C'est qu'il m'est difficile aujourd'hui d'extraire quelque impression personnelle que ce soit de la foule de mes sentiments, tellement ils sont perdus dans le chaos de milliers d'images sans pouvoir encore se détacher de façon cohérente, que ce soit par la critique historique ou l'œuvre du temps.

J'essaye de m'expliquer en l'occurrence qu'étant devenu victime d'une éducation esclavagiste je ne saisis pas très clairement la nature de la toute la situation, et à la façon des allemands, dans une position non-polonaise (avec leur indifférence de fossoyeur), je ne peux que seulement faire l'inventaire des choses défuntes ou les imaginer. – Ha ! Si cela était vrai !... je préférerais me voir mort et paria de la nation, que d'accepter la vacuité de ce spectacle en tant que réalité objective et vérité incontournable.

Les rumeurs sourdes concernant la Lituanie courent toujours – sans aucune certitude toutefois : il y aurait soi-disant quelque chose dans l'air – mais rien sur la terre. Le Royaume [du Congrès] se trouve dans le même état que vous l'avez laissé. Le reste, c'est triste à dire, perdant tout caractère politique, se trouvant morcelé par les individualismes ; le peuple étant peu éclairé, seules une démarche de grande envergure dans l'action sociale pourraient [encore] le protéger contre l'immoralité – il est probable par conséquent que ce qui reste de la résistance par la pensée historique n'y survivra pas, son sang sera versé sur un mauvais autel, aggravant l'état des prisonniers, dont le nombre et la nature restent à estimer (je parle ici seulement pour la région de Poznan) – L'avenir est grandiose par sa dureté, le passé accusateur, et le présent est insupportable.

Votre courrier ne m'a pas donné l'occasion de parler de l'heure de votre départ et du chemin que vous alliez emprunter pour vous rendre à Paris – j'en tirai audacieusement la conclusion que c'était là Votre secret, suivant l'exemple de Marie [Kalergis] pour laquelle il ne faut pas se soucier de ces choses terrestres, seulement juste ce qu'il faut pour me faire traiter de non-pratique.

¹⁸ Z. Trojanowiczowa, Z. Dambek, przy współudziale J. Czarnomorskiej. *Kalendarz życia i twórczości Cypriana Norwida*. T. 1, Poznań, p. 415; traduction et crédit T. et C. Kaźmierski.

¹⁹ C. Norwid. *Pisma wszystkie*. T. 8, Warszawa 1971 p. 34-36; Trojanowiczowa, Dambek, przy współudziale Czarnomorskiej, ibid. p. 211.

Eh bien, j'étais arrivé avant huit heures comme vous avez voulu me le permettre, et je n'ai déjà rien trouvé – rien, dirais-je, pas même la lettre dont on avait parlé. – Alors, s'il Vous plaît, faites-moi part du succès de votre voyage afin que je sache si les vœux que je n'ai pu formuler, se sont bien réalisés.

S'il Vous plaît, acceptez en même temps encore un remerciement pour ces quelques bons mots de Varsovie dont j'ai désespérément besoin, croyant légitime d'interrompre ma correspondance (vers le Royaume), laquelle ne peut ni porter de messages généraux, ni oser être trop spécifique, dans une tristesse aussi générale ! – Vous pouvez donc imaginer combien je vous suis reconnaissant pour chacun de Vos mots, en un seul mot pour tout [...].

Autant que j'imagine, vous aurez souvent des petites nouvelles de Varsovie, lesquelles je ne peux recevoir maintenant, comme je l'expliquais ci-dessus. Alors donnez-moi la permission de pouvoir échanger [avec vous] les tristes choses que j'ai écrites, aussi bien que de plus joyeuses, que le Seigneur Dieu me permettra peut-être de fournir. Alors, dans la langue que Vous jugerez appropriée, en quantité aussi petite que votre précieux temps le permettra, et quand cela Vous plaira, je prie pour quelques mots [de vous] –

Permettez-moi de me considérer comme une de Vos [vieilles] connaissances ne datant pas d'aujourd'hui : cela me consolera à chaque fois qu'il me viendra à penser que je vous exprime des demandes trop franches et hardies.

Mis à part Norwid, la comtesse Laura éprouvait une amitié profonde et sincère envers *Karol Edmund*, qui en 1846, n'avait encore que vingt-quatre ans. Ils se connaissaient de bien des façons, comme nous l'avons mentionné. Mais nous sommes désormais à Paris, dans la communauté polonaise déracinée. Elle devait estimer chez le brillant professeur des Batignolles, certes sans le sou, sa culture littéraire insondable, sa réserve issue de lignée noble mais de caractère timoré envers les femmes, son âme poétique qui s'envolait à travers le recueil d'*Hanna*, l'entendre raconter ses aventures en Crimée avec le *comte Branicki*, s'amuser de ses potins de Paris dont il était un brillant conteur, mais toujours de très bon goût, et parler de la communauté polonaise, de la Pologne, sans jamais épuiser le sujet ni sa compagnie ; enfin admirer ce nouveau reçu à la *Société Littéraire Polonaise*, qui avait pris la folie de traduire – du français en polonais (!), l'emblématique et phénoménal manuscrit perdu de *Jan Potocki*.

Au cours de juillet 1846, Laura Czosnowska est invitée, avec le comte *Albert Grzymała*²⁰, pour un séjour d'une semaine à Nohant, chez George Sand. Chopin y résidait alors pour ce qui deviendra son « dernier été à Nohant ». Sand prévoit déjà que leur visite pourrait être épineuse au plan relationnel, car en juin elle avait déjà écrit à son amie *Marie de Rozières* :

J'ai invité M^{me} Czosnowska à venir passer quelques jours ici. Ce n'est pas entre nous soit dit, qu'elle me plaise infiniment. Elle a trop de babioles à ses robes et ses billets au musc me

²⁰ Comte Albert Grzymała (1796-1870).

donnent la migraine. Je ne la crois pas si simple et si sainte qu'il le dit. Mais j'ai vu que cela lui faisait tant de plaisir de la retrouver et de causer avec elle du pays et de la famille, que je lui ai fait toutes sortes de gracieusetés.

La rencontre entre les deux femmes est effectivement tout sauf cordiale. La maîtresse de maison n'apprécie sans doute pas la complicité quasi charnelle et culturelle, entre son protégé et l'intruse polonaise. Après le départ de Laura, dans une lettre de juillet 1846, elle s'en confiera ainsi à *M^{me} de Rozières* :

Quant à la maîtresse [du chien Lili], elle empeste aussi (le musc) et elle est pas jôlie du tout, coquette comme une chatte, instruite et spirituelle à la surface, rien au fond que vaine et amoureuse de sa personne. Je n'en dis rien à Ch[opin]. J'accueille ceux et celles qu'il aime quand même ils ne me vont pas, et, en cela, je fais tout le contraire de lui à mon égard.

Mais Sand chérit trop Chopin pour lui tenir rigueur de ses amitiés féminines, fussent-elles polonaises ou d'un passé révolu, et elle ne veut pas non plus frôler un regrettable incident diplomatique avec ses distingués invités. Il ne semble pas, de prime abord, que le séjour se soit mal déroulé, malgré des tensions vives. En août, elle écrira suavement à Ludwika :

Chère bonne Louise. Aimez-moi toujours, et moi je vous chéris de toute mon âme, comme toujours. J'ai eu bien du bonheur à parler de vous avec M^{me} Laure. Elle vous adore, elle a bien raison. Frédéric est assez bien portant.

Maintenant voici la version de Chopin à ses parents, le 11 octobre suivant, plus incisive et réaliste :

Depuis le départ de Lorka, je n'ai plus dit un mot de polonais. Je vous ai déjà écrit au sujet de Laure. Bien qu'on lui ait témoigné de l'amabilité ici, on n'en a pas gardé un bon souvenir. Elle a déplu à la cousine et, par conséquent, au fils. De là des plaisanteries d'où l'on a glissé aux grossièretés et, comme on a vu que cela ne me plaisait pas, il n'est jamais question d'elle à présent. Il faut avoir une âme de la qualité de celle de Louise pour pouvoir laisser ici un agréable souvenir à tous²¹.

²¹ Trojanowiczowa, Dambek, przy współudziale Czarnomorskiej, *ibid.* T. 2 s. 177.

L'affection de Chopin pour Laura, sans doute avivée par le désastreux accueil de juillet, comme la séparation d'avec ses racines polonaises, le sentiment peut-être d'une fin prochaine, feront, — chose assez rare dans ses pratiques, qu'il lui dédiera trois Mazurkas (Op. 63) achevées lors de ce séjour (Figure 3). Il est permis de supposer qu'il les composât devant elle, et qu'il y eût beaucoup d'émotions, de pleurs, de mains serrées dans une douce intimité. D'une nostalgie insondable, cette composition devait rappeler à *Lorka* la tragédie de sa vie à elle, et à la fois, lui signifier quelques vibrants rappels à l'espoir, une supplique pour ne pas désespérer du destin²².

A Mme la Comtesse Laura Czarnowska

TROIS MAZURKAS

Op. 63 N°1

Figure 3

Pourtant, Laura reviendra à Paris, le cœur lourdement chargé de son séjour à Nohant, doublé de l'appréhension de la disparition inéluctable et prochaine de Chopin. Lors de cet automne 1846, elle dût se tourner vers le seul ami et proche confident qui pouvait lui rester : Chojecki. Chopin lui avait-il conseillé de se rapprocher de lui, de s'appuyer sur lui pour veiller sur elle, lorsqu'il aurait quitté

²² Notamment, pour conclusion, la troisième Mazurka.

ce monde ? Ainsi Laura attirera l'innocent Karol Edmund dans sa couche. En septembre 1847, un enfant naîtra de cette aventure, une fille nommée *Marie*. Cela n'était nullement prévu par la Générale. Mais Charles Edmond, conscient de sa responsabilité et envisageant déjà le sort auquel l'infante serait voué par défaut, prend la décision de la reconnaître en tant que père.

Dès lors, les choses se compliquent progressivement avec la famille. Un mariage de la comtesse Gorska avec le sieur Chojecki, antinomique qu'il fût pour la Générale des futiles projets de rapprochements nobiliaires, pouvait peut-être sauver l'affaire, la réputation, la fille, l'enfant, dans cet ordre. Mais le déclarant, sans fortune ni titre, refusera obstinément cette condamnation de vivre aux dépens d'une femme de la noblesse polonaise ; d'autant plus qu'il se trouve en première ligne dans l'insurrection du *Printemps des peuples* de 1848, où il va se fourvoyer avec les belligérants à Cracovie, à Lwow, puis à Prague, comme délégué politique.

En secret, Laura et la Générale vont alors ourdir un plan à la moralité douteuse : rapprocher leur fille adoptive Michalina avec Chojecki, et du coup, faire s'évaporer le scandale en la forçant, — selon la règle du fait accompli, d'adopter l'enfant illégitime dont elle ne connaît pas encore l'existence. A la découverte du complot, le cœur brisé par cet inqualifiable abus de confiance, Michalina brisa définitivement toute relation avec ses deux mères protectrices. Il est vraisemblable que Charles Edmond eût été ignorant de toute l'affaire, dans la période où il ne pouvait pas soupçonner la grossesse de Laura, car les Dziekonska connaissaient trop bien son intégrité morale, comme ses idées politiques. Il est possible pourtant que le pacte odieux lui fût présenté, avec la promesse d'une forte dot, et très certain qu'en retour, la Générale se vît infliger une réplique particulièrement cinglante.

La situation va alors se tendre. La Générale, qui prend désormais les choses en main et passe à l'offensive, adresse au père putatif, un ultimatum l'enjoignant à ne plus chercher à revoir sa fille, ni d'exiger aucun droit sur elle, en échange de sa réfutation de paternité. A défaut de quoi, il ne la reverrait plus jamais, menace assortie de faire disparaître l'enfant dans quelque orphelinat ou couvent à l'étranger, quelque part en Europe, hors de portée des recherches et de la loi. Terrible sentence des deux mères !... Terrible ultimatum pour le père !

La colère du matriarcat Dziekonska était motivée, s'il fallait lui trouver excuse. Laura Czosnowska était encore très jeune, de haut renom et richement dotée. Un second mariage de noblesse était encore possible, pour autant qu'on sache se débarrasser discrètement de l'enfant illégitime ! Mais Charles Edmond avait commis cette « faute » de déclarer sa paternité à l'état-civil. Il ne recherchait aucun avantage financier : l'enjeu était de sauver l'enfant, de lui épargner le

destin tragique d'une fille abandonnée, dont le destin à terme, sauf mise au couvent, serait la rue. Charles Edmond se refusât bien entendu à « tromper » Michalina, malgré les pressions exercées par le clan Dziekonska, et la promesse d'une riche dot. A défaut d'accord, après sa naissance le 14 décembre 1847, l'infante *Marie Górska-Chojecki*²³ sera d'abord placée en nourrice. La correspondance de Charles Edmond à Proudhon (cf. plus loin) montre que le père aura déployé des efforts substantiels pour assurer le bien-être matériel de sa fille, tout au contraire de la mère, disposant pourtant d'une grande fortune, et qui renonça dès lors à jamais revoir à son nourrisson.

En 1849, le père se voit malheureusement contraint à l'exil par révocation de son droit de séjour, à cause de son activisme politique, gênant pour l'empire, avec la *Voix du Peuple* de *Pierre-Joseph Proudhon*, et de la *Tribune des Peuples* d'*Adam Mickiewicz*. Son exfiltration volontaire et rocambolesque, pour éviter une humiliante reconduite policière, organisée par les canaux fluviaux menant de Paris à Lyon et à Marseille, n'est nullement honteuse : il est accompagné d'*Alexandre Herzen* et de toute sa famille (eux qui adoraient leur ami comme un des leurs, et qui avaient perdu un enfant, auraient bien voulu adopter la petite *Marie*, mais le destin en décida autrement.) Le départ forcé de Charles Edmond arrange les affaires de la Générale. La petite Marie est alors placée à Nanterre, dans une famille d'accueil, les *Béchet*.

Après un an d'exil en Egypte, toujours dépourvu par les autorités préfectorales de tout permis de retour en France, Chojecki confèrera depuis Nice (province italienne du Piémont) les pleins pouvoirs à son ami Proudhon pour enlever sa fille des griffes de la famille Béchet, dont la garde est illégitime, et la faire venir à Nice. Pris entre deux camps, Proudhon subira alors les feux nourris de la Générale ! Voici d'abord comment Charles Edmond décrira la situation, dans une lettre à Proudhon (24 mars 1852), – description qui n'est pas à l'avantage de la partie adverse²⁴ :

Les enfans naturels ont ordinairement une mère ; le père seul leur manque. La mienne, au contraire possède un père légitime, et une anonyme pour mère. Ils sont entretenus par celui des parents qui a de l'argent. La mère de la petite roule sur de l'or et l'a laissée dans l'indigence ; moi, j'ai partagé avec elle mon morceau de pain. La conduite de cette femme est d'un odieux dont il me répugne de donner tous les détails. Cela serait un chapitre inédit des *Mystères de Paris*. Elle aussi personnifie merveilleusement la vieille société capitaliste, avec ses préjugés, ses froides infamies, son implacable énergie du mal. L'enfant était destiné à être

²³ Grand-mère de la grand-mère de l'auteur.

²⁴ L'intégralité de cette correspondance très fournie est reproduite dans notre historiographie de Charles Edmond Chojecki (i.e. Tome 1 Chap. 6. Tome IV pp. 56-57. Tome V 1853).

enlevé de Paris, et précipité dans un couvent. On m'a dévoilé heureusement ce plan dans tous ses ressorts. La mère quitte bientôt la France, et comme j'étais pauvre, et terque quaterque [trois à quatre fois] proscrit, elle était convaincue que je n'aurai pas trouvé de quoi lui faire un procès, ni même pensé à la poursuivre dans des pays où j'eusse risqué ma tête [...] Je crains seulement, et non sans raison, que l'on ne se porte aux dernières extrémités à l'égard de la petite, qu'on ne veuille jour un va-tout pour arriver à la suppression de l'enfant.

Malgré sa vive intelligence, Proudhon se laissera influencer par les calomnies manipulatoires de la Générale, ce qui obligera Charles Edmond à répliquer par ces lignes particulièrement virulentes (extraits):

[29 avril 1852] Pour donner une idée du caractère et de la véracité des gens contre lesquels j'agissais, j'ai communiqué à Cretin²⁵ une lettre de M^{me} la Générale où j'ai souligné la phrase suivante : "L'enfant se trouve pour le moment en Allemagne ; vous n'en entendrez jamais parler. Envoyez de suite un acte de renonciation complète ou bien nous abandonnons l'enfant sans vouloir jamais vous en informer." [...] J'ai voulu accomplir un devoir, un acte de justice, et nullement barboter dans un marais de calomnie [...] je me suis borné à dire que les personnes qui s'occupaient pour le moment de ma fille, ne jouissaient point de ma confiance, qu'elles avaient l'intention d'enlever l'enfant, de la placer dans un couvent d'Allemagne, d'en faire de la chair à prostitution. J'aurais pu être plus concis encore, et dire, qu'étant le père d'un enfant qui n'avait pas de mère, je désirais avoir ma fille auprès de moi [...] La partie adverse a tenu une conduite éminemment logique. Celle-là me connaît bien [...] elle sait que je repousserai le rôle odieux d'un Fouquier-Tinville d'une femme fût-elle la plus coupable [...] Elle sait que je suis incapable d'ouvrir mes mains et de répondre à des calomnies par des vérités, elle sait tout cela et elle agit en conséquence ; elle se sert en toute sécurité des armes dont, pour ma part, je repousse quand même l'usage [...] Elle a su deviner que la calomnie trouverait accès à votre oreille, que vous vous laisseriez enguirlander²⁶ par une vieille aristocrate rouée et rusée à pouvoir en démontrer à Escobar [...] Une mère qui depuis deux ans n'a pas vu son enfant, et une grand-mère qui lors de votre entrevue avec elle, voyait Marie pour la deuxième fois depuis sa naissance !... Est-ce significatif, oui ou non ? Ma fille n'a qu'un père. Cela est plus vrai que tout ce que M^{me} la générale vous a révélé sur mon compte [...] J'ajouterai seulement que depuis onze ans que je vis en exil, mon existence a été pure et sans reproche. J'ai toujours rudement travaillé pour vivre. Je n'ai rien reçu ni ne dois à personne. A l'époque d'une relation qui aurait permis à un misérable de vivre sans travailler, j'ai été professeur au Collège Polonais de Batignolles et un des rédacteurs de la Revue Indépendante (1846-1847) : à sept heures du matin il me fallait être à mon poste, et il m'arrivait quelque fois de dîner avec du pain et du lait [...] Pour le moment je courbe la tête sous ces poignantes et fausses accusations d'avoir fait la chasse aux héritières ou d'avoir vécu aux dépens de qui que ce soit au monde.

²⁵ Le médecin de P.-J. Proudhon et ami commun.

²⁶ I.e. se voir accrocher au cou des colliers de fleurs.

[12 mai 1852] Je n'ai pas vécu aux dépens de qui que ce soit. Tandis que la personne que vous savez vivait dans l'opulence, je me rappelle qu'après le travail de la journée, j'arrivais chez elle le soir et hypocritement je faisais main basse sur les gâteaux avec lesquels on servait le thé. C'était ma manière de dîner. Ni elle, ni personne, ne se doutaient du véritable motif de ma voracité. Depuis la naissance de ma petite [...] la mère donnait quelque argent pour l'entretien de l'enfant, mais j'en donnais davantage de mes économies ; la petite avait la part du lion dans mes salaires.

Fort heureusement, le droit est du côté du père, et de plus, le code pénal punit sévèrement toute tentative d'effacement ou de *dissimulation d'une reconnaissance en paternité*, disposition que rappellera Proudhon à Laura Czosnowska, qui s'apprête à quitter Paris, dans un dernier courrier [1^{er} décembre 1853]. La lettre²⁷, trop longue pour être reproduite ici, est d'un ton cinglant et d'une autorité magistrale. L'enfant sera retiré des Béchet, et immédiatement remis à Charles Edmond qui, entretemps avait obtenu son permis de retour en France.

De sa vie, Laura Czosnowska n'aura sans doute jamais traversé une épreuve semblable, une confrontation aussi implacable avec les valeurs morales et la réalité et son ex-amant, laquelle aura duré plus de six années. Comme les choses auraient pu se mieux passer si seulement Charles Edmond n'avait pas reconnu l'enfant ! Ou bien avait accepté le mariage avec Michalina ! Ou Dieu sait quel arrangement sous la table ! Et combien les choses auraient pu s'arranger, si seulement la Générale avait, au lieu d'exiger le plus illégalement du monde le renoncement du père, considéré lui offrir une vraie place dans la famille !... Mais Charles Edmond, ses idées progressistes mises à part, n'était pas à ses yeux le parti qu'il fallait pour sa fille. De vieille noblesse, elle craignait, – à juste titre, que l'enfant illégitime compromette définitivement toutes les chances d'un remariage, de voir Laura sans descendance nobiliaire, outre le déshonneur perpétuel du nom. Sur ces deux points, elle se trompait, comme nous le verrons plus loin.

Marie Chojecka, alors âgée de six ans, sera donc élevée par son père, qui la placera dans le pensionnat de Beaujon à Neuilly. En 1854, Charles Edmond s'engage pour la Crimée, manquant de peu d'y être emporté par le choléra (la deuxième cause de mortalité de ce conflit), ce qui précipite son retour. Atteinte par la scarlatine en 1855, Marie doit être hospitalisée. La petite compagne de chambre de Marie n'est autre que *Jeanne Dudevant*, la petite-fille de George Sand, qui ne survivra pas au mal. Charles Edmond écrira pour la première fois à la Dame de Nohant, afin de restituer à sa famille une médaille de baptême, unique bijou que Jeanne avait confiée à sa compagne. Maris continuera sa scolarité en Suisse, et ne reviendra à Paris qu'à l'âge de dix-sept ans (Figure 4), vivre

²⁷ Ibid. Tome V 1853.

provisoirement chez son père... au palais du Luxembourg, où il dirige la bibliothèque du Sénat. La veille de ses dix-huit ans, le 12 septembre 1865, Marie Chojecka épousera Edmond Bureau, un jeune capitaine, enseignant à l'École de Guerre de Saint-Cyr²⁸. Ils auront trois filles et un fils, celui-ci nommé « Edmond » en mémoire de son grand-père, et qui un jour sera colonel. Nous retrouverons plus loin les notes du *colonel Bureau* sur les origines de sa grand-mère inconnue, Laura...



Figure 4

Etant édifiés sur le sort de Marie, revenons maintenant en 1854. La scène se passe le 17 janvier, en Angleterre, à l'église de la Sainte-Trinité, quartier de Hyde Park. La comtesse *Alexandrine-Laure Colonna-Czosnowska*, née *Górska*, 40 ans, y épouse le vicomte *Jean-Alexandre de Labarthe-Giscaro*, 32 ans. Sont

²⁸ *L'école militaire française.*

présents le père du marié, — le comte *Antoine-Marie* du nom²⁹, ainsi que le général polonais *Franciszek Górski*, père de Laura. Un avenir nouveau et radieux, de quoi tourner définitivement la page sur les épreuves que l'on sait, se présente désormais pour celle qui portera le nom de *comtesse de Labarthe*. Cette union la rattache désormais à une famille de haute et très ancienne lignée, établie dans la région toulousaine. La Générale, malheureusement décédée quelques mois plus tôt³⁰, avait-elle seulement rencontré le prétendant, et approuvée ce mariage ? On ne peut que l'espérer, et souhaiter qu'elle quitta ce monde dans le sentiment du devoir accompli, ou au contraire, spéculer que ce mariage n'était pas à son goût. En cela, elle n'aurait pas eût tort...

De l'union de Jean-Alexandre et de Laura naquit deux enfants. En 1855, une fille qu'on ne connaît que sous le diminutif de *Minette*³¹, puis un fils nommé *Paul*. Après tout ce qu'on aura vu, on ne manquera pas de s'émouvoir à la pensée de l'arrivée de ces petits dans la vie de notre pauvre comtesse, enfants désirés ceux-là, et enfin, dans élevés dans un foyer authentique et fortuné. Ils s'installeront à Paris, puis à Versailles³², dans de grandes maisons de maître comportant écuries et calèches, servis par de nombreux domestiques, menant une vie à grand train.

Las !... Le mariage était fort beau, le mari rentier fortuné, incroyablement adroit en affaires de toute sorte. Mais M^{me} de Labarthe savait-elle que son époux avait autrefois écopé, en 1849, d'une peine de *deux ans d'emprisonnement et 1.000 fr. d'amende*³³ ? Dette de jeu, ou vile injustice du monde des affaires ? Savait-elle seulement que cette inculpation, particulièrement lourde, était motivée pour "*escroquerie et abus en confiance*"³⁴ ? Comme la Générale peut-être, Laura n'était pas ignorante de ce passé troublant, sans doute, mais la peine devait avoir servi de leçon, et le pouvoir de séduction du vicomte aura fait le reste. Mais la malheureuse ne savait pas qu'elle avait construit sa nouvelle vie autour d'un individu atteint d'un mal incurable : *l'escroquerie impénitente*. En juin 1860,

²⁹ Antoine-Marie de Labarthe-Giscaro aura fait ses débuts comme page du comte d'Artois (frère de Louis XVI et de Louis XVIII), lequel deviendra Charles X, roi de France et de Navarre.

³⁰ Le 7 septembre 1853.

³¹ Peut-être « Madeleine », sachant que « Minet/Minette » est aussi un diminutif générique pour les enfants en bas âge.

³² Au N°6, rue de Béthune, dans ce qui était à l'époque le hameau du Chesnay.

³³ Somme très considérable pour l'époque, le franc-Napoléon étant équivalent à une journée de travail ouvrier.

³⁴ Cf. casier judiciaire de Jean-Alexandre de Labarthe, document des archives d'Outre-Mer (N.B. on dit aujourd'hui « abus de confiance »).

celui-ci sera condamné à quinze mois de prison pour exactement le même chef d'inculpation³⁵. Laura avait-elle commencé à prendre la mesure du danger qui pesait sur son foyer ? Quelle désillusion, après 6 ans de mariage, de savoir la vraie provenance de l'argent du ménage !... Pendant cette longue période de réclusion, on l'imagine prier ardemment pour son mari, pour qu'il reconnaisse ses fautes, qu'il s'assagisse enfin. On imagine que le gaillard lui aura donné toutes les garanties du monde qu'on ne le reprendrait plus à ce jeu.

Mais cinq ans plus tard, en juin 1865, Labarthe sera de nouveau condamné³⁶, cette fois-ci pour trois ans ! Le motif : encore et toujours le même... Il s'agissait bien d'un jeu, mais très dangereux celui-ci. En vue de soustraire d'importantes sommes d'argent pour rembourser ses emprunts pyramidaux et rassurer ses créanciers, il faisait croire à ses victimes qu'il possédait une martingale infaillible au jeu de la roulette. Ou encore, doué d'un bagout de science économique et d'un pouvoir de séduction hors-normes, il se faisait passer pour un homme fortuné passagèrement dans le besoin. Pour ces manœuvres, il n'hésitait pas non plus à taper dans la caisse de son épouse, consentante mais pas nécessairement dupe. En 1860, il aurait réussi à ne lui soutirer que... 5.000 francs³⁷. Mais Laura, vraisemblablement séduite par le résultat, au global, des « bonnes affaires » de son mari, était avant tout soucieuse de maintenir son train de vie. Avec cette nouvelle condamnation, qui la laisse seule une fois de plus avec ses enfants, le réveil aura été particulièrement douloureux. On imagine aussi que les amis, les bonnes relations, les commensaux, ceux-là mêmes qui égayaient leur table et vidaient leur cave de vins fins, se firent plutôt discrets. Une fois de plus, Laura Górska éprouvait la cruelle morsure de la solitude et du déshonneur. Elle ne se doutait pas encore que ce mariage allait l'entraîner dans le gouffre.

Pour le ménage des Labarthe, la guerre de 1870 allait sans doute marquer une pause salutaire, si l'on peut dire. Il est vrai qu'à Versailles, malgré la chute de l'Empire, ils étaient situés du bon côté du front. En février 1871, le comte de Labarthe sera même décoré pour des faits de bravoure, peut-être réels, sait-on jamais, — en tout cas, une fois connue la rumeur de son passé, la médaille sera prestement révoquée, dix jours plus tard ! Il est possible que la cause de cette dégradation fut autre : si la princesse Mathilde avait eu le mauvais goût d'héberger dans son palace d'Enghien des colonels de l'armée prussienne, on imagine que le comte de Labarthe, toujours attiré par ce qui brille et les nou-

³⁵ *Kentish Gazette*, mardi 5 juin 1860.

³⁶ *London Standard*, vendredi 2 juin 1865.

³⁷ Entre 15.000 et 25.000 Euros actuels.

velles opportunités de faire affaire, n'aura pu que prendre exemple sur la cousine de l'Empereur.

Ses tripatouillages financiers ayant été très ralentis par les évènements, la caisse du ménage fondant à vue d'œil, Labarthe allait alors imaginer un coup de maître : une fausse lettre de créance pour service rendu aux armées, signée, — par lui-même, au nom de *Cissey*, le ministre de la Guerre. Et quel montant : 575.000 francs ! L'idée étant d'agiter cette pièce sous le nez des banquiers crédules pour relancer la machine. Il s'y reprendra même à deux fois, le premier document n'étant pas suffisamment explicite.

Cette fois, le génie de l'abus de confiance avait vu très grand, trop grand ; et en conséquence, il allait tomber d'autant plus haut. En juillet 1872, il sera condamné en effet à *20 ans de travaux forcés et 3.000 fr. d'amende*. Son pourvoi en cassation rejeté, il sera envoyé à l'autre bout du monde, au bagne de l'île de Lou, en Nouvelle Calédonie.

Désormais, M^{me} de Labarthe est ruinée, car il faut bien supposer que tous ses biens furent saisis, que sa propre fortune fut hypothéquée dans les affaires de son mari, à son insu sans doute, par le jeu des fausses signatures, ou enfin qu'elle dut prendre sa part pour calmer les créanciers et d'échapper elle-même à la menace d'une accusation de recel.

A 58 ans, Laura Górska, dont c'est le deuxième et tout aussi tragique échec matrimonial, se retrouvera seule une fois de plus, mais pour ce qui lui reste à vivre. Sa fortune personnelle se résume à ceci : deux enfants, et un compagnon aux antipodes, dont elle sait qu'elle ne le reverra jamais plus³⁸. Minette, l'aînée, qui est une fille à problèmes, aura été placée chez les sœurs à Sedan. Pour quel avenir ? En 1874, âgée de 19 ans, elle court le risque de se voir jeter à la rue, faute de discipline, d'opportunité de mariage, ou encore de vocation pour prendre le voile. Combien elle voudrait l'avoir auprès d'elle, — car elle en a le droit le plus strict, mais elle se refuse à lui offrir le triste partage de sa vie de misère. Quant à Paul, le pauvre jeune homme souffre d'une affection grave, ce qui force Laura à le prendre sous son toit des semaines et des saisons durant, comme elle le confiera à son mari³⁹. Les soins pharmaceutiques de Paul grèvent le peu de ressources dont elle dispose. Ne mangeant que du pain dur et ne vivant que d'oboles ou de petits travaux, elle vit alors dans la précarité la plus absolue, sous

³⁸ A la conclusion de leur peine, les forçats de Nouméa étaient astreints à rester sur place, et à participer à la vie économique du pays à travers une dotation de terres, et le cas échéant, à faire venir leur famille.

³⁹ Lettre inédite du 9 mai 1874 (source : Archives du bagne de Nouméa) — unique correspondance qui aura été découverte dans le cadre de cette étude, et dont nous tirons les éléments objectifs de cette période, tels que rapportés dans le texte.

la menace de se retrouver elle-même sans toit. Catholique charitable, elle trouvera cependant la force de rassembler quelques économies ou dons pour envoyer de misérables mandats et des effets au pauvre bagnard. Les courriers prennent de nombreux mois à parvenir à destination, représentant presque une année de délai dans les deux sens. Autant dire que l'on s'écrit de temps à autre, mais sans pouvoir réellement correspondre.

Pour Laura, la peine est très lourde, et elle est triple. Son mari relégué à l'autre bout de la terre, qui, à chaque courrier, confie ses souffrances et son ressentiment, plutôt que de faire acte de remords et de piété, — de santé précaire également ; ses enfants, l'avenir de sa fille des plus incertains, et la santé de Paul, inquiétante, — peut-être moins encore que son côté dépressif et casse-cou lorsqu'il monte à cheval ; enfin elle-même, qui, en plus de ce qui précède, plie sous le faix de son immense chagrin, ne pouvant que s'en remettre à la grâce de Dieu pour espérer une meilleure vie au-delà. Mais de le rejoindre au plus vite, elle ne peut s'en offrir le luxe : « *Je me repends tous les jours aux pieds de l'Eternel pour qu'il vienne à mon secours. Je n'ose même pas lui demander la mort, car les pauvres enfants peuvent encore avoir besoin de moi*⁴⁰ ».

La pauvre femme, désormais orpheline du monde entier et abandonnée à la précarité, ne vit plus que par son cœur et par sa foi. Elle ne le dit pas mais elle souffre intensément pour celui qu'elle appelle dans ses lettres « *Mon pauvre malheureux ami* ». Cette correspondance avec l'homme qu'elle aura adoré et admiré jadis, mais dont les fautes causèrent la ruine de son foyer, brisèrent à jamais son existence et son honneur, représente sa forme de pardon, au sens de la pure chrétienté. Dans la seule lettre que nous avons de cette correspondance⁴¹, de lecture particulièrement difficile au plan émotionnel, elle confie à son mari ne pas vouloir répondre point par point à ses remontrances, — elle n'en sent pas la force ni la nécessité ; elle s'excuse elle-même d'apparaître comme vindicative contre son gré, à défaut d'une sentimentalité amoureuse à jamais révolue. Sa libération à elle, ce n'est pas cette mort qu'elle ne peut s'offrir, mais celle de son compagnon, seule façon de mettre un terme à leur souffrance commune.

Pour le bien connaître, Laura sait déjà que son ami ne survivra pas longtemps à cette existence de forçat et de désespoir. Après moins de deux ans et demi de déportation, en mai 1875, le comte Jean-Alexandre de Labarthe expirera à l'hôpital du bagne de Nou.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Ibid.

Il faudra plusieurs mois à la veuve, alors âgée de 61 ans, pour apprendre la nouvelle, et plusieurs années recevoir l'avis de décès. Sans doute, elle accueillera la nouvelle tant attendue avec le sentiment que son compagnon avait enfin échappé à l'implacable justice des hommes, et que son âme pouvait être sauvée par la miséricorde de Dieu et par ses prières.

Le calvaire au quotidien de Laura n'en était que peu allégé pour autant. Une lettre⁴² de Cyprian Norwid à son amie Konstancja Górska, écrite l'été 1881, donne, sans les nommer, des nouvelles des deux enfants. La fille, toujours à Sedan, semble-t-il dans le même couvent, et le fils, devenu officier de cavalerie en guerre contre les Bédouins. Pas un mot sur la mère, probablement décédée depuis. Cette lettre avait été rédigée depuis l'hospice de l'œuvre polonaise de St-Casimir⁴³, où Norwid, tuberculeux avait été recueilli, de 1877 jusqu'à à sa mort en 1883.

Que sera-t-il devenu de M^{me} Laura Górska, après la disparition de son compagnon ? Pour répondre, la seule piste dont nous disposons provient d'une note généalogique du Col. Bureau⁴⁴. Cette note (Figure 5) rapporte des confidences faites par M^{me} *Julie Charles Edmond* à sa belle-fille Marie, qui les aura ensuite transmises, de bouche à oreille, à son fils. On en trouvera la transcription en note⁴⁵. Il apparaît que le récit, très factuel, confond pourtant deux épisodes de la vie de Laura, i.e. celui du suicide de *Janusz Czosnowski* et celui de la condamnation de *Jean-Alexandre de Labarthe*.

⁴² Z. Trojanowiczowa, E. Lijewska. *Kalendarz życia i twórczości Cypriana Norwida*. T. 2 Poznań 2007 p. 757.

⁴³ Alors rattaché à la commune d'Ivry, aujourd'hui dans le XIII^e arrondissement de Paris, sis 11, rue du Chevaleret.

⁴⁴ Fils de Marie Chojecka-Bureau, petit-fils de Charles Edmond.

⁴⁵ C. f. notre historiographie de Charles Edmond Chojecki. T. 5: *1830-1831* « {[Note en haut à gauche :] D'après madame Ch. Edmond parlant à sa belle-fille Marie Ch.} Fille naturelle de Charles Edmond Chojecky et de la comtesse de la Barthe, de nationalité polonaise, comme Ch. Ed. et alors épouse légitime de C^{te} de La Barthe (ou de Labarthe ?) Naissance clandestine : Ch. Ed. élève l'enfant. La mère continue sa vie conjugale – a deux fils parvenus à l'âge d'homme* – Son mari, compromis en 1870 dans une affaire de fournitures délictueuses aux armées, se suicide ; scène dramatique entre la mère du mort et sa belle-fille, accusée par celle-ci d'être la cause de cette catastrophe, et la chevelure traînée dans le sang de son mari par un geste violent de sa belle-mère. Ruinée, M^e de Labarthe finira ses jours chez les sœurs polonaises de St-Casimir à Paris – secourue par des quêtes au sein de la colonie polonaise de Paris. On viendra même solliciter Ch. Ed. Quand celui-ci s'en ouvre à sa femme, celle-ci lui répondra : "Fais ce que tu veux ! mais ne m'en parle pas !" » [* comprenons : deux enfants parvenus à maturité] .

*D'après ma mère
On Edmond - pendant
à elle - par Marie B.*

Filiations de Marie Onicetta - épouse de Bureau Edmond - Mirel
Gérard

Fille naturelle de Charles Edmond Oniczyk et de la Comtesse de Labarthe, ~~épouse~~
de nationalité Polonaise, comme Ch. Ed. et alors épouse légitime du ~~dit~~ de
La Barthe (ou de Labarthe ?)

Raconte d'ambassade. Ch. Ed. élève d'enfant - la mère continue sa vie
conjugale - 2 deux fils apparus à l'âge d'homme - son mari, compromis en 1870 dans
une affaire de fournitures d'équipement aux armées, se suicide, scène dramatique
entre la mère et sa belle-fille, accusée par elle-même d'être la cause de cette catastrophe,
et la recherche trahie de son mari par un geste vilain de sa belle
mère.

Ruinée, ~~épouse~~ M^{re} de Labarthe finira ses jours chez les sœurs polonaises
de St-Casimir à Paris - secourue par des quêtes au sein de la colonie polonaise
de Paris. On viendra même solliciter Ch. Ed. quand celui-ci s'en ouvre
à sa femme, celle-ci lui répondra : "Fais ce que tu veux ! Mais ne m'en parle
pas !"

Figure 5

La note du C⁰¹ Bureau se conclut par ces mots :

Ruinée, M^{re} de Labarthe finira ses jours chez les sœurs polonaises de St-Casimir à Paris – secourue par des quêtes au sein de la colonie polonaise de Paris. On viendra même solliciter Ch. Ed. Quand celui-ci s'en ouvre à sa femme, celle-ci lui répondra : “Fais ce que tu veux ! mais ne m’en parle pas !”

On peut prêter crédit à ces derniers détails, qui ne purent être inventés, tout comme les précédents, malgré la confusion entre deux anciennes histoires de famille. On aura relevé que la confidence de ces terribles histoires provint de Julie, très vraisemblablement après la mort de Charles Edmond (1899), et transmises ensuite de mémoire par Marie Bureau à son fils, d’où ce récit dont il ne faut retenir que l’exactitude des faits.

Ainsi la comtesse Laura Gorska aurait-elle connu une fin aussi humble et misérable que celle de Norwid, séjournant elle aussi à Saint-Casimir. Au titre de la solidarité polonaise, Charles Edmond aurait donc été sollicité pour sauver matériellement sa compagne et farouche rivale d’autrefois. Eu-t-il éprouvé une certaine pitié pour la mère de Marie, pour la triple fatalité qui s’était acharnée

contre elle ? Nous pouvons l'inférer, connaissant sa nature profondément compassionnelle, charitable sans le don de la foi. Il eût sans doute autant fait pour Norwid. Ayant passé sa vie à aider nombre de compatriotes et de cousins jetés sur le pavé, ce cas de détresse, qui devait le toucher dans son âme, malgré la résistance de son rationnel, dut interpellier plus profondément sa conscience. Se rendît-il jamais à St-Casimir, pour lui parler de sa fille, chercher à obtenir un improbable pardon réciproque ? Et la comtesse déchue, y retrouvât-elle un peu une chaleur d'amitié, ainsi qu'avec son compagnon d'infortune, Norwid ?... Ou bien cette rémission ne vint jamais, ou trop tard, faute de volonté ou de courage des deux parts. Autant de secrets emportés dans la tombe.

Ainsi aura été le parcours tragique d'une *lionne de Varsovie*, qui avait pourtant l'univers à ses pieds, sans les contraintes du pouvoir. Comme il eût mieux valu pour elle que son premier mari trépassé au nom de l'insurrection polonaise ! Elle eût été veuve d'un héros national, et non un cœur flétri par la culpabilité d'un crime d'honneur, elle eût été courtisée par les meilleurs partis de la noblesse de son pays, et non prématurément mise à l'écart de la société. Comme elle eût été avisée de renoncer à sa fortune et de s'affranchir de la Générale, pour suivre le père de sa fille, dont le destin à lui fut d'une réussite éblouissante ! Mais, devons-nous nous interroger sur ce point, qu'y avait-il de commun entre le révolutionnaire de 1848 et l'insouciant aristocrate ?...

Les Grecs avaient conçu les *Erinnyes*, redoutables déesses assoiffées de vengeance, dont la tâche, par-dessus la justice humaine, était de tourmenter de tout leur vivant, les auteurs de crimes contre l'Esprit, voire même de les traquer au-delà. Charles Edmond fut profondément impressionné par ce mythe, au point d'en faire la dédicace de son unique et grand roman polonais, *Alkhadar*⁴⁶ (1854), comme d'aider son collaborateur de la bibliothèque du Sénat, le futur académicien *Lecomte de Lisle*, à monter une pièce éponyme. Dans une pensée plus grandiloquente, à la *Mickiewicz*, il voyait aussi dans les *Erinnyes* l'explication figurative de l'acharnement de l'Histoire vis à vis de la Pologne d'alors. Le malheureux destin de la comtesse Laura, qu'aucun romancier n'aura jamais osé toucher, dû trouver, en cette explication mystique, une forme de rationalisation et d'inspiration subliminaire pour l'ensemble de son œuvre.

⁴⁶ *Alkhadar, Ustęp z życia ojców naszych*. En 4 tomes. Paris (1854), Wrocław (1949).

HRABINA LAURA CZOSNOWSKA,
CZYLI NIESZCZĘŚLIWE LOSY PEWNEJ LWICY

S t r e s z c z e n i e

1. Celem artykułu jest rekonstrukcja biografii hrabiny Laury Czosnowskiej, córki pułkownika Franciszka Górskiego, która na początku lat trzydziestych XIX wieku powszechnie uznawana była za jedną z salonowych Lwic Warszawy (autor szkicu, nazywając Laurę Lwicą, czyni aluzję do sztuki Stanisława Bogusławskiego *Lwy i Lwice* z roku 1846).

2. Historia hrabiny Czosnowskiej to długie pasmo bolesnych i nieszczęśliwych wypadków. Jej pierwsze małżeństwo, zawarte 16 grudnia 1830 roku z kapitanem armii polskiej – Januszem Czosnowskim, kończy się dokonaniem w dramatycznych okolicznościach samobójstwem męża (posądzającego Laurę o romans z przyrodnim bratem, Józefem Poniatowskim – nieślubnym synem Józefa Antoniego Poniatowskiego oraz Zofii Oborskiej). Po tym zdarzeniu Laura chroni się w pałacu swojej matki, generałowej Dziekońskiej, w Hieronimowie, gdzie wychowuje Michalinę Dziekońską (później Zaleską). Tam niechcący przyczynia się do śmierci ojca Michaliny, Michała Dziekońskiego, szwagra generałowej. Spłot traumatycznych zdarzeń doprowadza do wyjazdu Laury do Paryża – tak rozpoczyna się drugi etap w jej życiu.

3. W stolicy Francji kobieta utrzymuje znajomość z Karolem Edmundem Chojeckim – w kręgu wspólnych znajomych autor artykułu wymienia Marię Kalergis, Fryderyka Chopina oraz Cypriana Norwida. Ze związku Czosnowskiej z Chojeckim urodziła się we wrześniu 1847 roku Maria; Karol natychmiast przyznał się do ojcostwa, jednak Laura (pod wpływem generałowej Dziekońskiej) usiłowała zataić fakt narodzin z obawy przed towarzyskim skandalem. Czosnowska nie dopuszczała też do siebie myśli o małżeństwie z Chojeckim, ponieważ byłoby ono postrzegane jako mezalians. Na skutek intryg generałowej Karol traci kontakt z córką; dodatkowo, w roku 1849, jest zmuszony opuścić tereny Francji z powodów politycznych (zaangażowanie w działalność „Voix du Peuple” Pierre’a-Josepha Proudhona oraz „Trybunę Ludów” Adama Mickiewicza). Po rocznym pobycie w Egipcie Chojecki przybywa do Nicei, wkrótce otrzymuje też zezwolenie na pobyt we Francji i odzyskuje dziecko. Mała Maria umieszczona zostaje w pensjonacie w Neuilly, potem kontynuuje naukę w Szwajcarii, by – mając 17 lat – powrócić do Paryża i 12 września 1856 roku poślubić Edmonda Bureau, młodego kapitana. Związek Laury Czosnowskiej z Karolem Edmundem Chojeckim – podobnie jak jej pierwsze małżeństwo – kończy się zatem w dramatycznych okolicznościach.

Nie lepiej prezentuje się trzecia miłosna próba Czosnowskiej. W 1854 roku poślubia ona w Anglii wicehrabiego Jeana-Alexandre’a de Labarthe-Giscaro. Nowy mąż szybko okazał się oszustem i bankrutem – po wielu kłopotach z prawem (i kilku wyrokach) wicehrabia zostaje ostatecznie skazany w 1872 roku na 20 lat ciężkich robót w Nowej Kaledonii i 3 tysiące franków grzywny (powodem było sfałszowanie listu kredytowego podpisanego w imieniu Ernesta Courtot de Cisseya, ówczesnego ministra wojny). Laura wszystkie swoje skromne oszczędności przeznaczona na wspieranie zesłanego męża oraz utrzymanie dwójki dzieci pochodzących z tego małżeństwa (córki umieszczonej na pensji u sióstr zakonnych oraz ciężko chorego syna). Jean-Alexandre umiera w roku 1875. W roku 1881 Cyprian Norwid informuje Konstancję Górską o bolesnych losach dzieci śp. Laury.

Trudno jednak ustalić datę zgonu Laury – możemy mieć jedynie pewność (dzięki notatce genealogicznej, sporządzonej przez syna Marii – nieślubnej córki Laury Czosnowskiej i Karola

Edmunda Chojeckiego), że zmarła – jak wielu polskich emigrantów – w paryskim Domu św. Kazimierza. Możemy też przypuszczać, że Chojecki próbował jej pomagać w ostatnich latach jej życia, choć brak nam dokumentów, które w jednoznaczny sposób potwierdzałyby te intuicje.

Oprac. Piotr Śniedziewski

COUNTESS LAURA CZOSNOWSKA
OR THE UNHAPPY FATE OF A CERTAIN LIONESSE

S u m m a r y

1. The aim of the article is to reconstruct the biography of Countess Laura Czosnowska, the daughter of Colonel Franciszek Górski, who was generally considered one of the Warsaw socialites at the beginning of the 1830s (calling Laura a “Lioness” the author makes an allusion to Stanisław Bogusławski’s play *Lions and Lionesses* of 1846).

2. Countess Czosnowska’s history is a streak of painful and unhappy events. Her first marriage to Captain Janusz Czosnowski, an officer of the Polish Army, that was concluded on 16 December 1830, ends in dramatic circumstances with the husband’s suicide (he suspected his wife of a romance with her step-brother, Józef Poniatowski – a natural son of Józef Antoni Poniatowski and Zofia Oborska). After this event Laura takes refuge in the palace of her mother, the wife of General Dziekoński, in Hieronimowo, where she brings up Michalina Dziekońska (later to be Zaleska). There, by accident, she contributes to the death of Michalina’s father, Michał Dziekoński, Mrs Dziekońska’s brother-in-law. A series of traumatic events results in Laura moving to Paris – and this is the beginning of the second stage of her life.

3. In the capital of France the woman makes Karol Edmund Chojecki’s acquaintance – in the circle of their mutual acquaintances the author mentions Maria Kalergis, Fryderyk Chopin and Cyprian Norwid. From Laura and Karol Chojecki’s relationship Maria was born in 1847 – and Karol admitted his fatherhood at once, however, Laura (influenced by Mrs. Dziekońska) tried to hide the fact of the birth, as she was afraid of a scandal. Czosnowska also did not even think about marrying Chojecki, as it would be seen as a misalliance. As a result of Mrs. Dziekońska’s intrigues Karol lost contact with his daughter; to make things worse he was forced to leave France for political reasons (he was involved in the activities of Pierre-Joseph Proudhon’s “Voix du Peuple” and of Adam Mickiewicz’s “Trybuna Ludów”). After a year’s stay in Egypt Chojecki comes to Nice; soon he also obtains a residence permit and he regains his child. The little Maria is placed in a boarding house in Neuilly, then she continues her education in Switzerland, and when she is seventeen she returns to Paris and on 12 September 1856 marries a young captain, Edmond Bureau. So the relation between Laura Czosnowska and Karol Edmund Chojecki – like her first marriage – ends in dramatic circumstances.

Czosnowska's third love affair does not look better; in 1854 she married in England Viscount Jean-Alexandre de Labarthe-Giscaro. The new husband soon turned out to be a fraudster and a bankrupt – after many problems with the law (and after some court sentences) in 1872 the viscount is finally sentenced to 20 years of hard labor in Caledonia and a fine of 3,000 francs (the reason being a forgery of a letter of credit signed on behalf of Ernest Courtot de Cisse, the then minister of war). Laura allots all her meager savings for supporting her exiled husband and for maintaining the two children from that marriage (the daughter placed in a boarding house ran by nuns and the gravely ill son). Jean-Alexandre dies in 1875. In 1881 Cyprian Norwid informs Konstancja Górska about the hurtful fate of the late Laura's children.

However, it is difficult to establish the date of Laura's death – we may only be sure (owing to the genealogical note written by the son of Maria – Laura Czosnowska and Karol Edmund Chojecki's natural daughter – saying that she died – like many Polish emigrants – in the Paris St Casimir's Institute. We may also suppose that Chojecki tried to aid her in the last years of her life, although we do not have documents that could unambiguously confirm these intuitions.

Compiled by Piotr Śniedziewski

Słowa kluczowe: Laura Czosnowska, Edmund Chojecki, Cyprian Norwid, biografia, polska emigracja we Francji, związki polsko-francuskie w XIX wieku.

Key words: Laura Czosnowska, Edmund Chojecki, Cyprian Norwid, biography, Polish emigration in France, Polish-French relations in the 19th century.

EMMANUEL DESURVIRE – doktor nauk fizycznych, autor 5-tomowej monografii historycznej: *Charles Edmond Chojecki, Patriote polonais, explorateur, soldat, poète, dramaturge, romancier, journaliste, bibliothécaire...*, a także edytor pełnego wydania powieści Edmunda Chojeckiego; odkrywca licznych dokumentów dotyczących polskiego życia kulturalnego we Francji, m.in. związanych z życiem i działalnością Laury Czosnowskiej, Marii Trębickiej, Edmunda Chojeckiego i Norwida. Prowadzi stronę internetową poświęconą Edmundowi Chojeckiemu (<http://www.charles-edmond-chojecki.com/>); e-mail: desurvire.emmanuel@orange.fr